

# LE GARDIEN DU PALAIS DES DOGES

Ce jour-là, j'avais un groupe de huit clients pour une rando dans le nord de l'île. Aline, qui planifie mon emploi du temps, m'avait prévenu la veille, et nous nous étions couchés tôt. Le minibus affrété par MSC Croisières avait conduit mes marcheurs jusqu'au Morne Rouge où je leur avais donné rendez-vous. Ils étaient partis tôt de Fort-de-France, et il était 8 heures du matin. Eux aussi avaient du abrégé leur nuit, et ils avaient de petits yeux à la descente du van. La Pelée est une montagne exigeante. Le circuit que j'avais prévu – par l'Aileron – est de loin le plus fréquenté. Mais si c'est le plus court, c'est aussi le plus difficile car il est particulièrement tourmenté et raviné. Dans ces conditions, partir tôt le matin est une contrainte inévitable pour avoir le temps de faire la randonnée complète et éviter les heures chaudes.

On s'était donc retrouvés au parking du premier refuge, point de départ de notre marche,

à deux kilomètres de Morne Rouge. Je fis connaissance avec mon petit groupe.

— Je suis Alex, votre guide. Bienvenue sur la Montagne Pelée !

Ils se présentèrent à leur tour. Il y avait deux couples d'Américains d'une quarantaine d'années, un Canadien un peu plus âgé, et un Italien, qui semblait le plus jeune. Comme je l'avais conseillé, ils étaient tous équipés d'un coupe-vent et de bonnes chaussures de marche capables de braver des terrains glissants. Sur le site de la Pelée, le temps est toujours incertain et peut changer rapidement.

— Avec de la chance, le ciel sera dégagé, et le spectacle sera magnifique, dis-je en montrant le sommet. Dans le cas contraire, la randonnée reste toutefois une ascension mythique que vous ne regretterez pas... une course d'exception sur un volcan de réputation mondiale.

Je fis mes dernières recommandations à ma petite équipe de randonneurs, et leur expliquai les détails du parcours sur une carte. Tous paraissaient très motivés, même si Julio, l'Italien, m'apparut au premier abord comme un garçon assez taciturne et un peu triste. Je me fis la réflexion qu'il n'entrait pas dans les standards qu'on attribue d'ordinaire à ses compatriotes, et qu'après tout, il avait le droit d'être discret et réservé.

La randonnée commença par une forte montée au milieu de la végétation. Il faisait beau, même si plus haut on pouvait voir des bancs de brouillard jouer avec le sommet que nous allions gravir. De chaque côté du sentier, on pouvait voir des espèces végétales endémiques de l'île, que je ne manquai pas de leur faire remarquer. Seul Julio semblait indifférent à mes explications.

Le groupe progressait bien. Les femmes, en tête juste derrière moi, grimpaient comme des chèvres. Je savais qu'elles modéreraient vite leur ardeur, car le dénivelé impose rapidement sa loi. Nous arrivâmes bientôt à la Caldeira, ce cratère géant apparu avec l'affaissement de la partie centrale du volcan. Le long de la crête, le paysage se révélait grandiose et majestueux, et nous nous arrêtâmes pour une longue pause réparatrice. Je tentai de discuter un peu avec Julio. Durant toute l'ascension, il était resté à la traîne, et à aucun moment il n'avait tenté de s'intégrer au groupe. J'avais pourtant remarqué qu'il comprenait et parlait couramment l'anglais, mais après plusieurs et vaines tentatives de rompre la glace, les autres avaient laissé tomber, et il se retrouvait un peu en marge. Je me dis qu'il fallait que je veille à ne pas le larguer.

— C'est beau, n'est-ce pas ? lançai-je en désignant la majesté du site.

— C'est un peu troublant, cette immensité... Tout cet espace... Je manque d'habitude, s'excusa-t-il avec un pauvre sourire.

Sa réponse m'avait laissé sans voix. C'était bien la première fois que je tombais sur un randonneur agoraphobe, et je commençai à me poser des questions sur les motivations réelles de Julio.

Nous reprîmes notre marche sur le plateau des Palmistes en direction du deuxième refuge et du Morne Lacroix. Je demandai à Denis – le randonneur canadien, qui semblait le plus aguerri – d'ouvrir la marche, et je passai à l'arrière avec Julio. Il m'assura que ça allait, mais ne semblait toujours pas désireux de faire la conversation, et je continuai à monter en le précédant de quelques mètres. Mais je restai attentif à ne pas prendre d'avance sur lui, et je surveillai le bruit de ses pas et de sa respiration derrière moi. Je ne le sentais pas.

Nous passâmes devant le monument érigé à la mémoire du vulcanologue Dufrénois, d'où l'on aperçoit le dôme de 1929. Le deuxième refuge n'était plus très loin.

Le brouillard était tombé, et la température avait considérablement baissé. Cela ne ressemblait plus aux Tropiques des cartes postales...

- *La suite dans Ti mansonj (en vente au club)*